

# Journal des Voyages

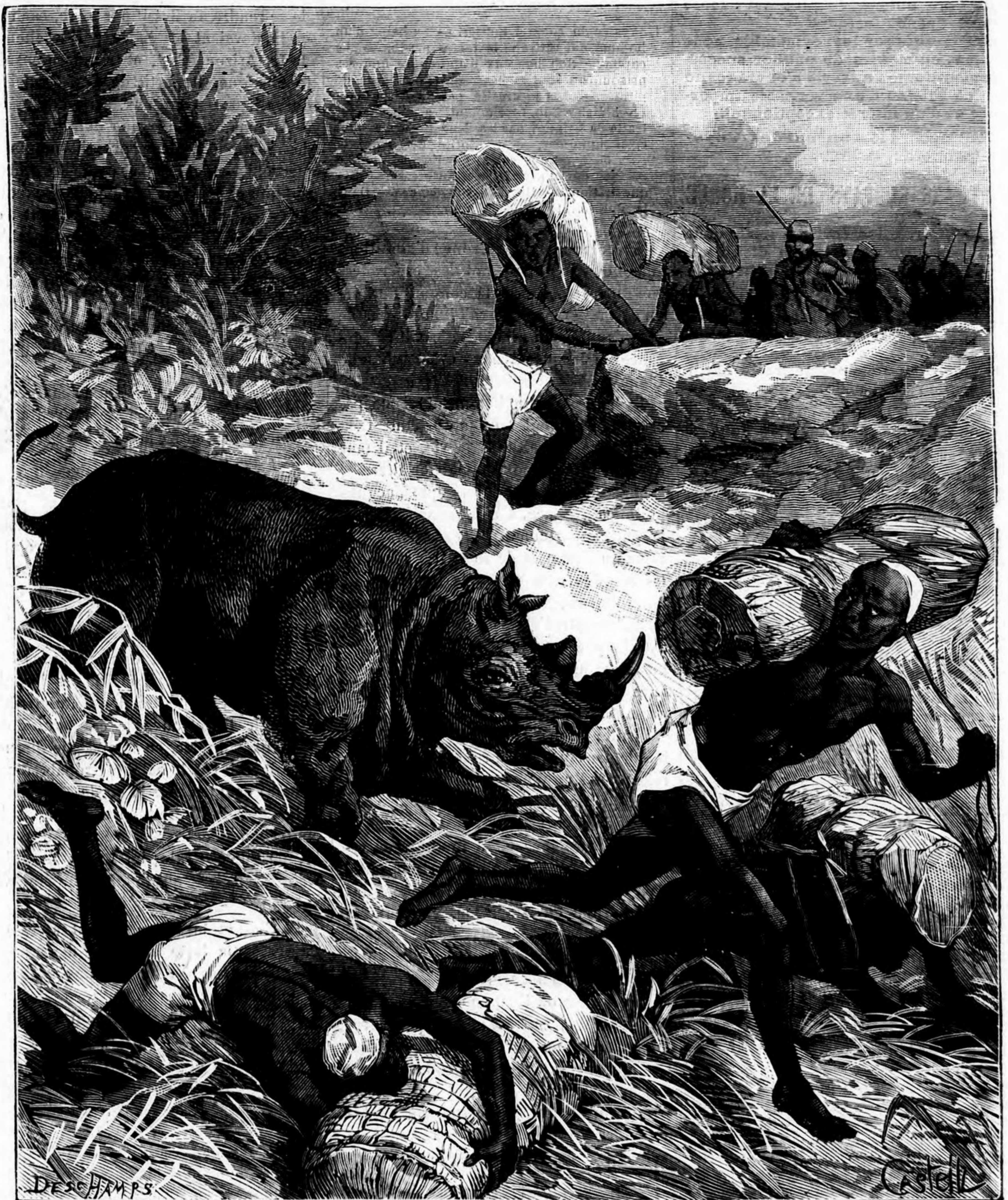
ET DES AVENTURES DE TERRE ET DE MER

N° 389. — Prix : 15 centimes. — JOURNAL HEBDOMADAIRE — Bureaux : 7, rue du Croissant.

Abonnements. — PARIS, 8 fr. — DEPARTEMENTS, 10 fr. — ÉTRANGER, 12 fr. — Dimanche 21 Décembre 1884.

TEXTE. — Deux mille lieues à travers l'Amérique du Sud. — Voyages et aventures en Afrique : De Paris au lac Tanganika (fin). — Le tour de France d'un petit Parisien : L'honneur d'un père (suite). — L'Oasis (suite). — Chronique des voyages et de la géographie.

ILLUSTRATIONS. — De Paris au lac Tanganika : Un rhinocéros met l'émoi ; — Je passe en revue les débris de ma caravane. — Deux mille lieues à travers l'Amérique du Sud : J'aurai votre peau ! — Le gardien émergea d'une sorte de loge. — Le tour de France d'un petit Parisien : Ils allèrent rouler dans la pocsière.



DE PARIS AU LAC TANGANIKA. -- Un rhinocéros met l'émoi parmi les porteurs. (Page 390, col. 1.)

VOYAGES ET AVENTURES EN AFRIQUE <sup>1</sup>

## DE PARIS

AU

## LAC TANGANIKA

(Suite.)

Nous voici de nouveau en marche. Aux alentours de Taborah nous rencontrons encore quelques gros villages, mais bientôt c'est l'éternel *porry* qui recommence, forêt maigre et sèche, sans fourrés ni sous-bois, sans ombre, sans mystère, plantée de miombos géants, mais dont la feuille toute petite ne garantit point contre les rayons du soleil.

Nous marchons vite; après le bois, le marécage où le gibier abonde : partout de nombreuses traces d'éléphants; parfois un rhinocéros met l'émoi parmi les porteurs; nous rencontrons beaucoup d'antilopes qui nous fournissent d'excellents rôtis, puis des cavalcades de zèbres dont la chair aussi est très succulente. Aux alentours des marais, toutes sortes de volatiles gracieux, aux plumages irisés, prennent leurs ébats : des ibis, des flamands, des grues, tandis que dans la plaine sablonneuse nous voyons fuir des bandes d'autruches; mais c'est en vain que j'essaie de les tirer, elles détalent avec une agilité incroyable, et je renonce bientôt à cette course échevelée.

Du reste, le temps presse : il n'y a pas moyen de s'attarder en chasse; chaque jour apporte une difficulté imprévue, une nouvelle menace. Il faut atteindre Karéma au plus tôt.

Nous continuons à longer la rive orientale du lac Tanganika; c'est à son extrémité Sud que se trouve Karéma, de son vrai nom Mazikemba, dans l'Oufipa.

Nous voici arrivés à quatre journées de marche de Simba; demain, nous franchirons le Gombé méridional; aujourd'hui, nous campons à Kissindeh.

— Mabrouki?

— Maître?

— Tu m'as dit, pendant l'étape d'aujourd'hui, que les Vounyamouésis paraissent mécontents?

— Ils ont peur.

— Peur! Et de quoi?

— De la guerre.

— Qui donc parle de guerre?

— Tout le monde. Vous en riez, maître; mais dans chaque village on nous répète : L'homme blanc court se faire tuer.

— Et par qui donc?

— Par les Rougas-Rougas.

— Encore?

— Certes; ce ne sont plus seulement les hommes du Nioungou.

— Ah!

— Il y a aussi les autres...

Et, de sa main il montre le Nord, en ajoutant tout bas :

— Mirambo!

— Ah! tu crois que Mirambo est en guerre?

— J'en suis sûr, maître. Dans plusieurs villages que nous avons traversés ces jours-ci, ses émissaires étaient déjà passés en prélevant des tributs.

— Il descend donc vers le Sud?

— Certainement. Il se rend chez Simba, à quatre étapes d'ici; à eux deux ils vont saccager la contrée; nous serons enveloppés bientôt et massacrés.

— Et tu as peur, Mabrouki?

— Oui, maître; mais, moi du moins, je resterai près de vous.

— Tu veux dire que les autres...

— Ah! sans votre énergie, maître, ils seraient déjà tous partis. Mais, dans une contrée où l'on se tue, n'espérez pas marcher loin avec des Vounyamouésis.

Ce que me dit Mabrouki est exact : je sais, qu'en effet, Mirambo accourt du Nord avec ses farouches soldats; je sais qu'il suit la même route que nous; je sais aussi que, sur le sentier de la guerre, les Rougas-Rougas ne respectent rien, et que derrière eux ils ne laissent que des cadavres et des débris fumants; mais je voudrais arriver avant lui chez Simba, le puissant potentat de la région Sud du lac Tanganika; je m'opposerai à toute alliance entre ces deux chefs, car elle nous serait funeste; je promettais à Simba l'amitié, le concours des hommes blancs; je me ferai garant de son indépendance, de sa neutralité. Je l'achèterai, je le menacerai au besoin... Mais pour cela, il faut arriver auprès de lui avant Mirambo... quatre jours de marche! C'est un siècle avec des Vounyamouésis indolents et peureux... Et pendant ce temps les Rougas-Rougas dégringolent vers nous au pas de charge; demain peut-être ils nous auront atteints!

Si du moins je pouvais me mettre seul en route! Mais non, pour réussir auprès de Simba il me faut l'appoint de mes richesses, il me faut de quoi contrebalancer par des présents les menaces de Mirambo; il me faut le prestige de ma caravane, de mes hommes armés.

Précisément ce jour-là, à Kissindeh, l'agitation est extrême :

— Ils arrivent, disent les indigènes; le pays est noir de guerriers; ce qui se prépare est terrible!

Mes Vounyamouésis porteurs sont visiblement atterrés. Ils se répandent dans le village où des groupes se forment et discutent avec animation. Point de tumulte

cependant, nul indice de mutinerie : ils savent que ma volonté est bien arrêtée, et qu'il faudra marcher de l'avant quand même et malgré tout.

La nuit se passe sans incident. Mais à l'aube, Mabrouki entre dans ma tente, et, soulevant un coin de la toile :

— Voyez, maître, le camp est désert; tous les Vounyamouésis vous ont abandonné; ils se sont enfuis cette nuit vers Taborah.

D'un bond je m'élançai. Hélas! ce n'était que trop vrai! cent huit hommes avaient déserté pendant la nuit, me laissant seul, sans porteurs, au milieu de l'inconnu et à l'heure du danger! Mes ballots de marchandises sont là, amoncelés au milieu du camp : rien n'a été enlevé. Mais que valent-ils maintenant que je n'ai plus de bras pour les transporter?

Je retourne dans ma tente; pour la première fois, une tristes mortelle m'envahit et je m'abandonne à un profond découragement; tout me paraît noir, à jamais perdu. Dans mon cœur je sens une morne désespérance, et une rage folle contre ces misérables déserteurs... une tempête se déchaîne en moi, et me jette là, en face de cette misère, abattu, énervé, impuissant et vaincu.

Mais bientôt, redevenant moi-même :

— Viens avec moi, Mabrouki, nous irons demander au sultan de Kissindeh de me donner comme porteurs des gens du pays.

Mabrouki secoue la tête; cependant, il me suit : je laisse le camp à la garde des quatre Askaris qui me sont restés fidèles.

Le sultan de Kissindeh est âgé; comme la plupart des potentats nègres il est très peureux, et il se met à trembler en me voyant entrer dans son *tembé* : ces souverains doivent avoir la conscience terriblement chargée!

Flatteries, promesses, menaces, je prodigue tout pour obtenir de lui une centaine de porteurs; c'est peine perdue; il m'assure qu'en ce moment aucun de ses sujets ne consentirait à me suivre :

— Ils doivent rester, me dit-il, pour défendre le village; du reste, jamais mes hommes ne voyagent lorsque la guerre sévit.

Je dissimule de mon mieux le chagrin poignant qui m'étouffe, et je m'occupe alors de trouver un abri pour mes marchandises. Après maints palabres, j'obtiens du chef l'autorisation de les remettre dans son propre *tembé*.

Cette habitation forme un long parallélogramme ayant une porte à chaque extrémité; le partage en est donc aisé : le sultan habite l'aile Nord avec sa femme, ses poules, et ses chèvres; moi, je m'installe à l'aile Sud. Pour séparer nos mé-

1. Voir les n<sup>os</sup> 380 à 388.

nages, j'entasse au centre le monceau de mes marchandises : ballots d'étoffes, sacs de perles, caisses de fusils, et de la poudre de quoi faire sauter tout le village. Si la sultane s'en doutait, elle qui cuisine dans le *tembé*, à deux pas des barils!

Cette installation terminée, je passe en revue les débris de ma caravane; ils sont neuf hommes en tout :

Mabrouki, à la fois interprète, cuisinier et porteur d'armes; Pilipili et Amessi, mes deux domestiques; quatre Askaris, dont un malade et un autre atteint d'ophtalmie, et deux Zanzibarites porteurs.

Sans retard, je trace une lettre demandant du secours à Karéma, et je dépêche mes deux Zanzibarites qui me promettent de faire le trajet sur l'aile du vent, en six à sept jours. En comptant alors huit à neuf jours pour que les hommes de Karéma puissent arriver, cela me fait quinze jours au moins à passer ici sans espoir d'être secouru plus tôt.

C'est folie de croire que je ne serai pas attaqué avant ce terme : d'après la rumeur publique l'armée de Mirambo est proche; elle sillonne le pays; d'un jour à l'autre, entendant parler d'une caravane en détresse, un de ses détachements tombera certainement sur nous.

Dans cette expectative, je transforme le *tembé* qui m'abrite en une véritable forteresse : je suis décidé à m'y défendre jusqu'à la dernière cartouche; et, quand tout espoir sera perdu, je mettrai le feu à nos poudres, nous sauterons tous, les bandits comme nous, et du moins nos richesses ne tomberont pas entre leurs mains.

Le sultan, qui s'aperçoit de mes dispositions, trouve peut-être que j'en prends fort à mon aise chez lui; mais il n'ose se plaindre. Seulement, en présence de mes préparatifs belliqueux et après examen des nombreux tonneaux de poudre qui tapissent sa demeure, il croit prudent de ne pas s'attacher à ma fortune : au bout de trois jours il s'enfuit à Kakoma, gros village situé à quelques lieues en arrière, m'abandonnant son *tembé*, et même en quelque sorte son village, car la plupart des habitants l'ont suivi dans sa fuite.

Ma situation n'en est que plus perplexe. Je ressemble à un naufragé régnant en maître sur quelque île déserte.

Les premiers jours fuient assez rapidement. Mais la tempête est proche : il passe dans l'air comme des bouffées guerrières; c'est un grondement de batailles qui roule là-bas, qui accourt du Nord, portant la menace du pillage et de la mort.

Déjà une petite troupe armée a fait irruption dans le village : ce sont des Rougas-Rougas du Nioungou qui ont la prétention de prélever sur moi un tribut.

Je les renvoie avec hauteur, les menaçant de les faire fusiller s'ils osent reparaitre. Évidemment, ces gens-là ont été envoyés pour mesurer les forces dont je dispose.

A partir de ce moment, il ne se passe pas de jour sans alerte : ce sont tantôt des rôdeurs ou des émissaires de Mirambo, tantôt de malheureuses tribus chassées de leurs pénates, et fuyant le théâtre de la guerre et de la dévastation. Comme des oiseaux voyageurs, ces pauvres fugitifs ne s'arrêtent guère à Kissindeh : ils courent plus loin, plus loin encore, hors de l'atteinte de leurs persécuteurs; en passant, ils nous lancent de terrifiantes nouvelles : l'armée de Mirambo s'avance sur nous.

Du reste, c'est inévitable; Mirambo, qui longe en ce moment la rive orientale du lac Tanganika dont nous sommes distants de quatre étapes, Mirambo passera évidemment à Kissindeh pour se ravitailler, ou tout au moins il y enverra un détachement de son armée.

Je ne me fais aucune illusion sur le sort qui nous attend : je sais que, sur le sentier de la guerre, le Rouga-Rouga est une bête féroce; là où pareille armée a passé, il ne reste que la désolation.

Et nous ne sommes qu'au 7 juin!

Et j'ai beau compter les jours, il est matériellement impossible que je reçoive du secours de Karéma avant le 15!

D'ici là, nous serons tous escarbouillés.

Cette nuit-là, je ne ferme pas l'œil. Une nouvelle complication m'assaille : le sultan mon hôte veut me faire déguerpir de son *tembé*; il m'envoie dans ce but une troupe de ses guerriers qui me cherchent toutes sortes de querelles.

C'est là un coup désespérant. Comment s'en aller avec sept hommes se tailler un camp dans la forêt?

Toute la nuit je rumine des projets; mais le péril est inextricable, il n'y a nul moyen d'en sortir.

A l'aube, une troupe de nègres fugitifs envahissent le village comme un essaim de volatiles effarouchés.

— Ils s'avancent, crient-ils.

— Qui donc?

— Les Rougas de Mirambo.

— D'où viennent-ils?

— De là.

Ils me montrent le Sud. Ces gens sont fous : c'est du Nord que vient le péril; mais là-bas, au Sud, ils n'ont pu voir que les miombos de la forêt.

Et pourtant ils affirment qu'une troupe bien armée accourt vers nous, venant de là, du Sud : Rien que des soldats, disent-ils; tous ont des fusils.

Ils achèvent à peine qu'une sonnerie de clairon me fait bondir. Un clairon! ce n'est certes pas Mirambo. Mais ce ne sont pas non plus mes frères de Karéma : mes

envoyés doivent à peine y être arrivés.

Je m'élançai au bruit de cette fanfare qui me fait battre le cœur : mais oui, ce sont eux, ce sont les soldats de Karéma, et me voilà dans les bras du vaillant capitaine Popelin, car c'était lui qui arrivait avec ce secours inespéré. Ayant appris qu'une caravane se trouvait en détresse, il était parti, sans attendre mes envoyés, et il accourait à marches forcées vers nous.

Ce fut le salut.

Ce jour-là même un détachement de l'armée de Mirambo arrive à Kissindeh; sous un prétexte futile, et ignorant le renfort qui vient de m'arriver, les Rougas-Rougas me livrent bataille. Les coups de feu partent, la guerre est déclarée; mais à ce moment nos braves soldats de Karéma bondissent comme des tigres, et leurs armes à tir rapide font dans les rangs ennemis de terribles trouées. Au lieu des quatre malheureux Askaris, les bandits se heurtent à une force imposante, qui bientôt, les contraint à battre en retraite, en abandonnant leurs morts sur le terrain.

Sans perdre de temps, nous nous transportons le lendemain en aval du Gombé, à Kabambagouzia. Hélas! trois jours après nous y apprenons le massacre de l'expédition des Éléphants : Carter et Cadhead ont été assassinés par Mirambo et Simba alliés; les chemins sont coupés, le pays aux mains des bandits.

Popelin et moi nous nous remettons alors en route vers Taborah. C'est de là que, plus tard, ressemblant les débris de l'expédition, je repris avec une poignée d'hommes le chemin du Mgrounda Mkali qui était en feu, de l'Ougogo où je faillis périr à Mdabourou, de l'Oussagara où je vis le capitaine Bloyet; et j'atteignis enfin la côte en remerciant Dieu de m'avoir permis de triompher de tant d'obstacles accumulés sur cette route périlleuse.

ADOLPHE BURDO.

FIN

## LE TOUR DE FRANCE

D'UN PETIT PARISIEN<sup>1</sup>

PREMIÈRE PARTIE

L'HONNEUR D'UN PÈRE

XI (suite).

La chaîne de montagnes qui s'étend à droite de Clermont, lorsque de la ville on regarde la belle vallée de la Limagne, se termine à neuf kilomètres par le plateau.

1. Voir les nos 378 à 386.